ArchiAfrika

Douala: Architectures Entremêlées - Mars 2011

DOUALA

photo: Berend van der Lans

Information importante:

Au cours de la dernière décennie, ArchiAfrika est devenu une force d'engagement vers la favorisation d'un dialogue relatif à la planification et aux défis urbains que surmontent le continent Africain et le monde occidental.

Pour notre réseau d'architectes, critiques, étudiants, chercheurs, et théoriciens toujours en expansion, pour ceux impliqués dans divers aspects du développement urbain ou ceux simplement intéressés par les développements du continent et le dialogue ouvert entre cultures, le bulletin bimensuel d'ArchiAfrika offre des informations clés et un aperçu sur les questions urbanistes et architecturales qui charpentent le continent; il informe aussi sur les événements et projets organisés par l'association ou d'autres organisations et instituts. Compte tenu de l'avis toujours favorable de nos lecteurs et de l'augmentation massive des suscriptions passant de centaines à plus de 2000 lecteurs en Afrique et au-delà, ce bulletin d'information est certainement très apprécié.

Tandis que les partenaires de réseau sont maintenant bien représentés au sein du conseil d'ArchiAfrika, les activités doivent s'élargir et trouver une nouvelle dynamique. Cela nécessite de s'équiper de manière plus professionnelle qu'avant. ArchiAfrika vous remercie de votre soutien grâce auquel cela sera rendu possible.

Vous pouvez nous soutenir en faisant un don:
https://www.paypal.com/cgi-bin/webscr?cmd=_s-xclick&hosted_button_id=7TVSDRZGZUGKY
ou nous contacter pour de plus amples informations sur les possibilités de parrainage d'ArchiAfrika:
info@archiafrika.org

DOUALA

Editorial

Par Berend van der Lans

Situées à des traversées de rivières ou sur les rives d'un lac ou sur des zones côtières, nombreuses sont les villes d'Afrique qui entretiennent une relation à l'eau. L'eau nourrit et transporte. Elle a souvent aussi une signification mythique pour les habitants de ces lieux. Pourtant, en dépit de cela, de nombreuses villes africaines doivent faire face soit à l'absence soit à l'abondance des eaux de pluie. Chacun de ces aspects a un impact important sur l'utilisation de l'espace et la planification d'une ville.

A Douala, la relation de la ville à l'eau comporte de nombreux paramètres; non seulement située sur les rives du Wouri, à l'embouchure de la mangrove de l'estuaire, la ville offre par ailleurs des records annuels de précipitations pluviales. Pourtant, si la population de Douala entretient un lien étroit avec le fleuve mythique Wouri, la relation spatiale aux eaux libres n'existe plus. Étant devenu le port principal du Cameroun, la côte entière de Douala est occupée par la zone portuaire. Dans un futur proche, cela pourrait toutefois changer avec l'aménagement du port de Kribi et de Limbé sur le littoral du Cameroun.

Il n'est donc guère étonnant que Doual'art, organisateur du Salon Urbain de Douala 2010 qui s'est tenu entre les 3 et 10 Décembre 2010, ait choisi pour thème: «La ville de Douala et l'eau» pour le rassemblement triennal d'artistes locaux et internationaux dans la plus grande ville du Cameroun. Doual'art est un centre d'art contemporain situé à Douala et un laboratoire pour de nouvelles pratiques urbaines dans les villes africaines. Depuis deux décennies, l'association donne à de nombreux artistes la chance de développer diverses interventions dans le milieu urbain et depuis 2007, les activités de Doual'art sont éclairées sur la plate-forme SUD, une semaine complète de conférences, vernissages, visites de sites et événements divers.

En participant à SUD, j'ai fait la rencontre de Danièle Diwouta-Kotto, architecte de renom originaire de Douala. Son livre « Suites Architecturales, Kinshasa, Douala, Dakar » venait d'être édité, un bel ouvrage dont l'analyse architecturale critique porte sur trois villes africaines. Une excellente raison pour lui demander de co-éditer cette édition du bulletin ArchiAfrika. Nous sommes très heureux qu'elle ait accepté de relever le défi en rédigeant cet aperçu révélateur de la ville de Douala, témoignant d'une inspection critique de la structure de la ville et de son architecture. Lionel Manga, écrivain et critique culturel habitant Douala, se joint à cette édition en apportant quant à lui un examen critique sur l'influence de la publicité dans le domaine public.

Nous sommes également heureux de présenter les travaux de Lard Buurman, un photographe néerlandais illustrant l'utilisation de l'espace public dans les villes africaines. Présent à SUD2010, il documente depuis quelques années l'œuvre initiée par Doual'art dans le cadre public. Dans un futur proche, une exposition et une publication, comprenant entre autre des photos prises à Dar es-Salaam, Johannesburg, Lagos, Dakar, Kinshasa, Casablanca viendront concrétiser son travail.

Nous vous invitons également à lire le rapport sur Salon Urbain de Douala 2010. Assurez-vous que vous ne manquez pas la prochaine édition, prévue pour 2013!

Fig 1_ La Nouvelle Liberté par Joseph-Francis Sumégné 2007 *(photo: Berend van der Lans)*

Perception *Intra*-muros

Par Danièle Diwouta-Kotto

"Le Douala traversé de mon enfance, et le Douala arpenté et ré-arpenté depuis plus de quinze ans m'habitent. Née à l'hôpital Général, bâti par les allemands, aujourd'hui annexe du Commissariat central de Bonanjo, j'habitais avec ma famille un court moment dans les "immeubles Hersan" de l'Avenue De Gaulle, alors occupés par la coopération française. Il m'a été raconté par mes parents, l'épisode de la pétition signée par les locataires d'alors contre la présence de mon père, Camerounais. C'était à l'aube de l'Indépendance…

C'était aussi, le Douala à l'échelle du piéton, où on allait au Cinéma "Le Paradis", à l'arrière de la "Pagode" et danser à New-Bell au centre culturel Bamoun.

Par la suite, vivant à Yaoundé, je descendais chaque année de mes collines, et retrouvais Douala et sa plate et stricte urbanité, qui impressionnait mon regard d'adolescente.

Douala et les boulevards rectilignes d'Akwa, aux passages couverts, abritant une succession de boutiques achalandées. Douala et ses hôtels, aux décors de cinéma déjà surannés, où l'on descendait en famille. "Beau-Séjour", "Joss", "Akwa-Palace", tous dotés de terrasses panoramiques, d'où je regardais scintiller les lumières de la ville, lucioles de civilités. J' ai le souvenir d' un centre-ville qui affichait, à mes yeux, une franche modernité et des lieux de loisirs: piscine municipale de Bassa , Deïdo-plage aménagé sur les berges du fleuve, Cinémas tel que le Paris, l'Etoile, le Wouri.

Douala, c'était aussi une vie nocturne "ambiancée" dont les lieux -boîtes de nuits et restaurants à l'air libre- rebaptisaient de leurs noms anecdotiques les rues quadrillées du quartier Mozart d'Akwa -rue Makumba, rue du Night Spot, rue du Lido… Les boîtes de nuit ont quelque fois disparues, les patronymes des rues sont restés.

A l'arrière de ces bâtisses donnant directement sur la rue, persistaient des concessions familiales, où la vie se déroulait à un autre rythme. J'allais souvent rendre visite à ma famille paternelle, dans une maison coloniale. Je me dirigeais toujours directement à l'arrière de la maison, lieu de vie, et là, sur une terrasse attenante à la cuisine, assise sur un petit banc de bois, j'écoutais tante et cousines. Elles étaient toujours occupées à "préparer" des mets, et tout le monde défilait, y compris les locataires des dépendance en fond de cour, et racontaient des bribes de vies, malheureuses ou heureuses, dont on finissait toujours par rire. J'aimais ces vies que j'entrevoyais. Tellement différentes et en même temps si proches. Tout cela m'a fait intégrer inconsciemment et naturellement, les superpositions qui caractérisent Douala, ville si urbaine et si rurale, toujours en équilibre.

Je suis revenue, bien plus tard, m'installer à Douala.
Les bâtiments et voiries se sont dégradés. Cette dégradation

est devenue une permanence, qu'on "gère". Taxis et "Bensikin" omniprésents ont donné une autre échelle à la ville, suractive le jour. Les passages piétonniers couverts d'hier sont entrecoupés d'espaces marchands squattés, à travers lesquels il faut "slalomer" en permanence. Les trottoirs sont pris d'assaut par les véhicules, seuls lieux de stationnement possible. Les bâtiments d'hier et ceux plus récents,peu entretenus,dépérissent dans un centre-ville figé qui n'a pas su,en dehors de quelques opérations ponctuelles,se régénérer. Seule la vie nocturne y a conservé une réputation toujours méritée.

Les habitants s'installent en périphérie du centre, très vite rattrapée par les inévitables et omniprésentes rues "de la joie", suite de troquets installés sur les trottoirs, qui naissent et se multiplient de toutes parts. Toute rue possède d'abord son bar, puis son salon de coiffure, devant des étals plus provisoires de légumes et condiments .
Un voile d'uniformisation est passé sur Douala. Tous les quartiers finissent par se ressembler dans une sorte de précarité.
Ville aux combats invisibles mais palpables, en état d'urgence sans le savoir.

Mais, heureusement,en dehors des deuils et de leurs installations omniprésente , Douala se rappelle une fois par an à l'occasion du Ngondo, fête traditionnelle, qui elle est, et à qui elle appartient. C'est l'occasion de croiser des regards fiers de cette appartenance, qui on espère iront au-delà du seul port des tenues d'apparât.

Et si, la ville a perdu selon moi beaucoup de son charme, je lui reste toujours attachée, car elle signifie, malgré tout, une part de ce que je suis…"

Toutes les images fournies par Danièle Diwouta-Kotto

http://www.ddiwouta-architect.com/

Fig 2_ Maison familiale, Douala

Le Ponte du Wouri

Par Danièle Diwouta-Kotto

Fig 1_ Le Ponte Wouri, Douala

Repères historiques de la ville de Douala

Quatre villages sont installés au fond de l'estuaire. Ces villages correspondent à l'implantation des familles Douala sur les rives du fleuve. Sur la rive gauche Bell (Bonandjo), Akwa et Deido (Bonabela) se suivent et font face à Bonabéri, de l'autre côté du fleuve sur la rive droite. Ces quatre villages ont donné naissance aux grands quartiers de Douala.

Les Douala sont un peuple de l'eau. Chacun de ces villages composant ces clans étaient installé au bord du fleuve, source de vie et de richesses, lieux des échanges et de la pêche. Tous étaient implantés perpendiculairement à la rive.

Si on considère 1884 comme date de naissance de la ville de Douala , les différentes étapes caractéristiques de la période coloniale allemande puis française qui eurent une incidence sur la physionomie de la ville sont les suivantes:
C'est à la demande des traitants européens et des courtiers camerounais que l'Empire allemand prit sous protectorat le Cameroun. C'est donc pour des motifs économiques, plus précisément commerciaux,que naquit la ville Kamerun, dont l'appellation se changera par la suite en celle de Douala.

1884-1995: Politique coloniale allemande limitée à la protection du commerce et à quelques explorations sans occupation;

1896-1907: Opérations militaires suivies d'occupation, lancement des grandes plantations et concessions; administration locale lourde en bureaucratie;

1907-1914: Colonisation rationnelle. Prise du Cameroun par les forces franco-britanniques.

En 1914, le port de Douala Bonabéri sité au fond de l'estuaire du fleuve,permettait aux navires d'effectuer leurs opérations dans des conditions de sécurité parfaites. A Bonabéri,un quai de chalandage de 100m de longueur permettait l'accostage des chalands et chaloupes sauf à l'heure de basse-mer.

La gestion de Douala se durçit et pour mettre en place différents plans d'urbanisme, l'administration coloniale mis en place des systèmes brutaux d'expropriation et de déplacement des populations.

1914-1919: Sous mandat français Douala
1919-1945: Unité historique de stabilité
1945-1960: Préparation de l'indépendance

Les plans FIDES (Fonds d'investissement pour le développement économique et social) (1947-52) et (1953-57) et leurs effets sur les infrastructures de la ville :
Comparé à l'activité en 1938, le commerce extérieur fin 1959 a presque quadruplé. Plus de 90% du tonnage des marchandises embarquées et débarquées au Cameroun sont passés par Douala. Douala se classait parmi les principaux ports de la côte atlantique de l'Afrique Noire. Force fut de compléter, modifier, moderniser l'infrastructure d'avant-guerre qui ne pouvait supporter l'évolution économique d'après 1945.

Plan 1 (1947 - 52): Accent sur l'infrastructure, notamment aux moyens de circulation et à leur développement en vue de faciliter l'évacuation des produits. Les principaux bénéficiaires furent, le port, les deux lignes de chemin de fer et les axes routiers qui les doublaient. C'est ce plan qui initia la construction du pont du Wouri long de 1800m.

Plan 2 (1953 - 57): L'infrastructure étant mise en place. L'accent porte sur l'accroissement de la production et de la productivité agricole et industrielle.

Les plans du FIDES influèrent surtout sur la vie économique de la cité portuaire plus que sur celle du territoire.

Figure 2_ Le ponte du Wouri, installation par Bili Bidjocka, Douala

Evolution urbaine post-indépendance de Douala / pont du Wouri :

- A partir de 1960 Douala évolua sur la base d'un plan d'urbanisme étudié dès 1956 par un architecte, le Plan Dorian. Pensé pour une ville de 300 000 habitants, il s'attacha avant tout à la voirie, au remodelage de certains quartiers et à la création de nouveaux ensembles, bref à aérer la ville. Concrètement les projets réalisés furent l'établissement d'un réseau de voirie permettant une intercommunication entre les quartiers, le déplacement du chemin de fer de la partie sud, la création d'un axe routier important est-ouest entre Douala et Bonabéri, le regroupement des industries autour du port, la création d'un deuxième quai sur la rive droite du Wouri (Bonabéri), la création d'une zone industrielle sur Bonabéri.

- Aujourd'hui, Bonabéri désigne tout le 4° arrondissement de la ville et devrait contenir 200 à 400 000 habitants sur les trois millions que compterait l'agglomération doualaise. La présence d'une zone industrielle, d'usines et d'entrepôts en fait un important pôle d'emplois formels pour la ville et ses environs. En comparaison des quartiers centraux anciens, Bonabéri est pauvre en équipements urbains, obligeant ses habitants à se rendre régulièrement sur la rive opposée du fleuve.

- Le pont permet le transit de personnes et marchandises entre la province du littoral et les provinces du Sud-Ouest, Ouest,et Nord-Ouest. La province de l'Ouest et le département du Mungo sont les greniers alimentaires de la ville de Douala. Le Sud-Ouest se ravitaille à Douala en produits manufacturés et fournit en retour le carburant, et certains produits d'exploitation (thé, banane, bois, hévéa). L'exploitation excessive du pont par ces flux diversifiés qui s'intensifient est évidente.

La Communauté urbaine de Douala (CUD) prévoit de doter Douala d'un nouveau plan directeur d'urbanisme dès 2010, afin d'avoir et de mieux gérer la projection globale de l'infrastructure urbaine et plus tard d'un plan d'occupation des sols.

L'actuel pont du Wouri

Avant la construction du pont du Wouri actuel, la ville de Bonabéri n'était que le point de départ du « chemin de fer du Nord », passagers et marchandises passaient sur l'autre rive par le bac ou en pirogues. Le pont du Wouri, unique liaison entre l'arrondissement de Bonabéri et le reste de la ville, fait partie intégrante de la ville et symbolise même Douala.

Bâti entre 1952 et 1954, date de son inauguration, il était sans contestation une belle réalisation technique pour l'époque. C'est à ce niveau sur le fleuve, que chaque année au mois de décembre,se déroulent ,les festivités organisées par le Ngondo, le gouvernement traditionnel du peuple Sawa.

Aujourd'hui, la moitié du fleuve environ, sur l'autre rive, Deïdo, côté Douala a été colmatée pour faire place à une zone industrielle réservée aux industries pétrolières et parapétrolières.

La réhabilitation plus que nécessaire du pont devenu obsolète se déroula de Décembre 2003 à Mars 2009.

Eléments socioculturels - L'eau et sa symbolique

Douala est une cité qui comporte en elle des éléments originaux qui relèvent de sa structure et de son histoire. L'espace urbain, du fait que la ville est établie sur deux rives légèrement surélevées préfigure une unité immédiate. C'est à l'intérieur qu'un autre paysage apparaît,celui d'une plaine,d'une « savane » produit d'un défrichement intensif de la forêt.

Néanmoins,la perception d'un environnement uniquement riverain demeure vive jusqu'à la limite des derniers quartiers; cela parceque Douala est comme une rive et qu'on ne peut l'oublier.A cet endroit le Wouri se jette dans un vaste estuaire ouvert largement sur la mer. Si l'océan n'est pratiquement pas visible, l'estuaire pourtant nous en donne quelque peu l'image. On le sait proche par le port. L'espace urbain se caractérise donc pas sa position riveraine et maritine, c'est aussi vrai pour le quartier de Bonabéri implanté sur la rive droite.

La condition générale est le contact avec l'eau. Ainsi la ville doit ses caractères « psychologiques » à l'eau, lesquels se trouvent encore accentués par le climat équatorial de la région et par le micro-climat particulier à Douala. L'eau est donc aussi bien un cadre qu'un élément actif de la ville. On conçoit qu'elle soit pour ses habitants, une donnée capitale de leur vie. Rappelons que ,que Nyambé est le « Dieu-Eau-Energie », que le principal rite du « jengu » est un rite aquatique et la pêche est leur activité traditionnelle.

Cependant, la ville est coupée du fleuve Wouri par les installations portuaires. Le port cette ouverture sur l'océan a donc supprimé la rive, accès au Wouri, le fleuve des pêcheurs. Malgré cette rupture, la population est concentrée, ce qui donne à la ville l'aspect d'une agglomération massée près de l'eau, autour de son port.

Toutefois ce n'est pas en son centre originel, au bord du Wouri, qu'elle est la plus peuplée: le gros de la population se trouve à l'intérieur. De là l'image d'une ville dominée par l'eau, élément duquel la population originaire est séparée. En définitive, la ville dans son contexte spatio-temporel a conservé ce qui l'a toujours essentiellement marquée: sa fonction d'escale qui se traduit dans le paysage par l'omniprésence du milieu marin.

Pourtant une coupure s'est instituée, un barrage, pré-industrialisation de la rive s'est dressé qui donne à présent à l'eau, génératrice de toute une société, une quasi-valeur économique. Le Wouri élément principal de ce paysage, ne baigne plus les quartiers riverains: la marée, sensible à l'embouchure à l'embouchure, ne joue plus en étendue mais en hauteur seulement, ne laissant de traces que sur les piliers des quais.

Toutes les images fournies par Danièle Diwouta-Kotto

Aperçu formel de l'art traditionnel Douala (Sawa)

Par Danièle Diwouta-Kotto

Fig 1_ Pagne de l'indépendance (1960)

- **Le masque Douala**

Généralement d'usage initiatique, réalisés en bois, ces masques de bovidés stylisés et peints sont les totems des sociétés initiatiques. Leurs modèles ne sont pas nombreux et le type dominant est le masque du buffle.

- **La pirogue**

La pirogue, faite de bois imputrescible est présente dans le quotidien (pêcheurs) et pour les fêtes traditionnelles. Elle symbolise à ce moment un village. Et les courses de pirogue lors de la célébration du Ngondo en Décembre constituent un évènement culturel très attendu.

- **La pagaie**

Elle accompagne la pirogue. De nombreux Douala, à défaut de pirogue possède une pagaie marquée à leur nom, bien en évidence dans leur logis, qu'ils sortent à toutes les occasions.

- **La proue de pirogue (Tange)**

La sculpture ajourée en bois de ces ouvrages présente un enchevêtrement de formes curvilinéaires inspirée du monde animal (serpents, éléphants, iguanes, oiseaux…) et humain. L'ensemble de l'œuvre évoque un engrenage mécanique qui pourrait rappeler la dentelle des fougères du monde végétal. Fixée en tête de pirogue, sculptée en objet d'art et de magie, elle est sensée mener la barque au triomphe par ses pouvoirs occultes. Ces œuvres sont peintes de couleurs vives.

- **Le siège (bebongo)**

Ces grands tabourets monoxyles de forme cubique et au plateau incurvé, sont à la base, des sièges d'initiés et de chefs. Leur usage évoluera vers des sculptures mettant en évidence les noms calligraphés des destinaires, du village d'origine ou du Chef et ordonnateur de l'œuvre. Les thèmes sculptés de la faune s'y limitaient à un ou deux sujets par face.

- **La double-cloche**

Elle est présente à tous les évènements et se fait entendre pour annoncer la venue des différentes autorités traditionnelles ou le passage de processions religieuses lors de cérémonies de deuil.

- **L'arbre sacré**

C'est un arbre mythique et chaque canton en possède un. Ces arbres investis par les rites ont en commun d'être immenses et peuvent être différents. Le grand Baobab à Bonabéri, le Manguier à Bali, le Fromager à Deîdo. Même à terre, ils restent craints.

- **Les structures végétales (habitat, arches de passage)**

Le végétal est très présent dans l'environnement urbain de Douala. Occupation envahissante de la mangrove et de la jacinthe d'eau. La végétation pousse à même l'eau. La longue saison des pluies (4 mois) et le taux important d'hygrométrie favorisent cette présence. L'habitat d'origine était végétal: Maison aux cloisons en nattes végétales remplacées plus tard par des clins de bois, surmontées d'une toiture à structure et couverture de palmes. On retrouve les nattes tressées en décoration dans les salles mortuaires de défunts très âgés ou initiés. Les motifs en sont toujours géométriques. Par contre, les arches en palmes tressées signalant le marquage d'entrées pour des occasions provisoires de rassemblement sont d'usage courant.

Fig 1_ Photo d'autre fois d'un rue à Akwa, Douala

Architectures Entremêlées

Par Danièle Diwouta-Kotto

Urbanisme historique fonctionnel

A l'origine ville comptoir, Douala se développa à partir de ce qui existait de la ville. Dès 1884, le renforcement de la ville par les différents occupants est orienté vers une fonction commerciale. Un noyau urbain est réellement constitué en 1919, sur le plateau Joss, concrétisation du plan directeur d'aménagement allemand de 1896. Choisi par les colons car situé en hauteur, donc aéré, surplombant la rive, il appartenait au lignage Bell. Son acquisition par les Allemands après moult négociations, fut difficile. Des négociations qui virèrent à l'expropriation en 1912. Le plateau Joss convoité était l'élément principal du plan d'aménagement (Gross Douala) à partir duquel le noyau urbain devait rayonner.

La ville restructurée géographiquement et socialement comportait une zone de sécurité d'un kilomètre de large, dite « libre », interdite de construction, séparant le secteur allemand près du fleuve, du nouveau quartier de Neue Bell, appelé à accueillir les populations déplacées. Le plateau Bonanjo, anciennement Joss, devint le pôle administratif et le quartier voisin, Akwa, le pôle commercial et résidentiel. La séparation fut d'abord subtilement matérialisée par les voies et le chemin de fer. Mais la freie zone, délimitée sur plan, fut vite peuplée de manière anarchique. Si le plateau Joss, lieu des principaux services et équipements était maîtrisé par les occupants, les autres quartiers, Bell, Deïdo, Bonabéri, appartiennent et sont régis par les locaux.

Les villages locaux s'incorporaient à la ville plus récente, autour des voies créées et des canalisations d'eau courante, à leur rythme, sans « ambition » particulière, puisque Douala n'était pas destinée à être une vitrine d'apparat pour le colonialisme. Et surtout, il s'agissait de maîtriser ce qui caractérise Douala, l'eau. Le port fut agrandi. Une digue, asséchant les marécages, fut construite entre le quartier administratif, le plateau Joss et le centre commercial en devenir, Akwa.

Quand, à l'issue de la Première Guerre mondiale, les Allemands quittent les lieux, Douala est une grande cité coloniale, composée de quartiers aérés percés de longues et larges avenues, droites et ombragées. Les différents quartiers ont des tracés identiques à angles droits délimitant des carrés ou rectangles réguliers.

Ce n'est qu'en 1932 que son urbanisation peut être poursuivie, par une expansion et une division en secteurs. Chaque quartier est subdivisé en blocs correspondant aux familles locales: Bonakouamang, Bonatéké, Bonadibong… Le quartier Akwa subit, en définitive, un plan de ségrégation mixte par la disparition imposée de tout l'habitat local « précaire » le long des avenues. Les habitants qui restent propriétaires du sol se doivent de construire en matériaux définitifs.

Un plan directeur d'urbanisme, avec comme horizon 300 000 habitants, est présenté en 1956. Il répartit les fonctions de la ville sur le zoning existant, redéfinit les emprises du port et projette la zone industrielle de Bonabéri. Pour voir son application, il faudra cependant attendre 1959.

L'architecte Jean Dorian codifie la ville en établissant un programme d'aménagement encore « appliqué » aujourd'hui. Des énoncés normatifs qui laissent transparaître un souci de simplicité basique. L'administration française est déjà sur le départ. Il est inutile de faire des dépenses fastueuses. Si la discrimination existait dans l'occupation des espaces – quartiers européens d'un côté et quartiers locaux de l'autre – dans le traitement urbain, aucun caractère particulier ne les distinguait.

Architectures de négoce

A l'époque du protectorat allemand, le site était constitué d'une succession de villages dont les quartiers étaient disposés perpendiculairement au fleuve Wouri, séparés les uns des autres par une haie de palmiers. Bell, Akwa, Deïdo, Bonabéri : ces quatre villages resteront, même plus d'un siècle après, la base des principaux quartiers de la ville.

La première décennie (1884-1895) de l'administration allemande sans occupation du sol autre que les installations portuaires connaît l'implantation des comptoirs des fois sur l'eau, dans des voiliers. Pendant la seconde décennie (1896-1907), l'objectif a évolué. L'administration s'organise et ainsi commence la formation de la ville. Après les factoreries sont édifiés des édifices religieux. C'est le règne de l'importation massive de matériaux et de techniques. En 1888 une production locale en terre cuite verra le jour. Symbole le plus flagrant de cette architecture importée et assemblée sur place: le bâtiment préfabriqué sur pilotis.

Bonanjo, premier quartier loti et bâti, dans une optique administrative de contrôle, se composait alors du gouvernorat et de ses services techniques, résidences, hôpitaux, douanes, casernes et un atelier de fabrication de tuiles. Jusqu'en 1910, les cases doualas réalisées à base de végétaux ,entourées de petits champs vivriers côtoient les bâtisses européennes. La cohabitation existe surtout dans la zone portuaire.

Edifiée en 1905, la demeure du roi Auguste Manga Ndumbe, surnommée « la Pagode », est de toute la période allemande celle qui offre la plus grande originalité.Le style aérien et ouvert des premières architectures disparaît du paysage avec l'utilisation systématique de la brique en terre cuite, plus adaptée à l'édification de soubassement et d'arcades. Si elles alourdissent l'allure générale du bâtiment, elles permettent néanmoins un nouvel ancrage urbain, paradoxalement beaucoup plus en adéquation avec ce qui se fait à la même époque sur le continent européen. C'est le cas du nouvel hôpital ou encore de la résidence du commerçant douala David Mendessi Bell.

A partir de 1916,l'extension du port stimule l'implantation de maisons de commerce le long des avenues et des boulevards. Au même moment, l'administration met en chantier des constructions dans les domaines de la santé, de la justice, du transport, et s'étend ainsi plus systématiquement sur le centre-ville.

Des formes architecturales plus modernes sont introduites, aisément rattachables au courant européen d'alors,c'est le style des années 1930 aux bâtiments caractérisés par une certaine uniformité. La chambre de commerce, la nouvelle gare, l'hôpital, le palais de justice… tous ces édifices consacrent la disparition du toit à quatre pans pour une toiture-terrasse, pourtant inadaptée aux conditions climatiques locales. Ces constructions sont également conçues dans un style néoclassique, selon un plan symétrique.Quelques bâtiments isolés affichent une certaine originalité, telle cette bâtisse d'angle à colombages au style régional du Nord de la France.

En 1938, l'administration française tente de déplacer la population locale encore installée à Akwa pour favoriser l'implantation d'une zone commerciale plus importante. Cette fois, des édifices de deux étages, rarement plus, avec coursives, à l'architecture moins ostentatoire que celles des bâtiments administratifs représentatifs de la puissance coloniale, voient le jour. Ils sont souvent à usage commercial, implantés le long des trottoirs sur un angle. Un fronton, marqué du nom du propriétaire – souvent un commerçant grec – surplombe l'entrée. Détail architectural qui est la seule fioriture de style concédée au bâtiment. Le rez-de-chaussée est alors occupé par des boutiques, quand les étages supérieurs accueillent les logements. L'apparition de cette nouvelle entité architecturale coïncide avec une forte poussée démographique due en partie à l'augmentation du volume des affaires et aux grands chantiers. En 1948, naît le quartier résidentiel Bonapriso. Quelques cités d'habitat collectif sont implantées dans les quartiers périphériques. La ville passe à une autre dimension nécessitant une organisation urbaine plus développée, allant au-delà de la seule prise en compte de la permanence du climat ambiant chaud et humide.

Intégration par défaut du bâti historique

Le bâti colonial, patrimoine partagé, fait partie de l'histoire architecturale de Douala. Toutefois, le rapport qu'il entretient avec son bâti colonial reste très paradoxal. Il est dans le déni permanent. La politique en matière de préservation du patrimoine au Cameroun est très succincte et l'Etat tarde d'une manière générale à aller au-delà de l'inventaire renouvelé de bâtiments qui mériteraient une attention particulière en matière de préservation.

Cette architecture tolérée n'est pas entretenue. Elle s'intègre dans un fonctionnement général. Et l'on peut voir ainsi des bâtiments de l'époque coloniale rafistolés de la même manière que des échoppes provisoires. Pas de reconstitution de l'existant. Des vides dans des murs en briques de terre sont colmatés avec des parpaings de ciment, unité de fabrication à l'échelle nationale. Toutes les adaptations sont possibles car à Douala, on ne détruit pas, on n'améliore pas, on bricole suivant les besoins immédiats. Les murs n'ont pas d'histoire, mais ont une fonction. Et tant qu'ils tiennent debout, on leur trouvera un usage! L'architecture coloniale, ici, n'a pas su s'anoblir. Dans les murs est resté inscrit son rôle, fonctionnel avant tout. Ce tronçon d'histoire a façonné le devenir architectural de Douala. Les architectures trop fonctionnelles se sont rapidement laissées dominer par le cadre ambiant. Trop peu d'architectures conservent une image forte et en bon état.

La plupart des bâtiments plus récents liés à l'administration coloniale française sont encore aujourd'hui sur pied. Rares sont cependant ceux qui jouissent d'une réelle restauration, surtout s'ils restent dans le domaine public: les transformations restent mineures et suivent pratiquement à chaque fois le

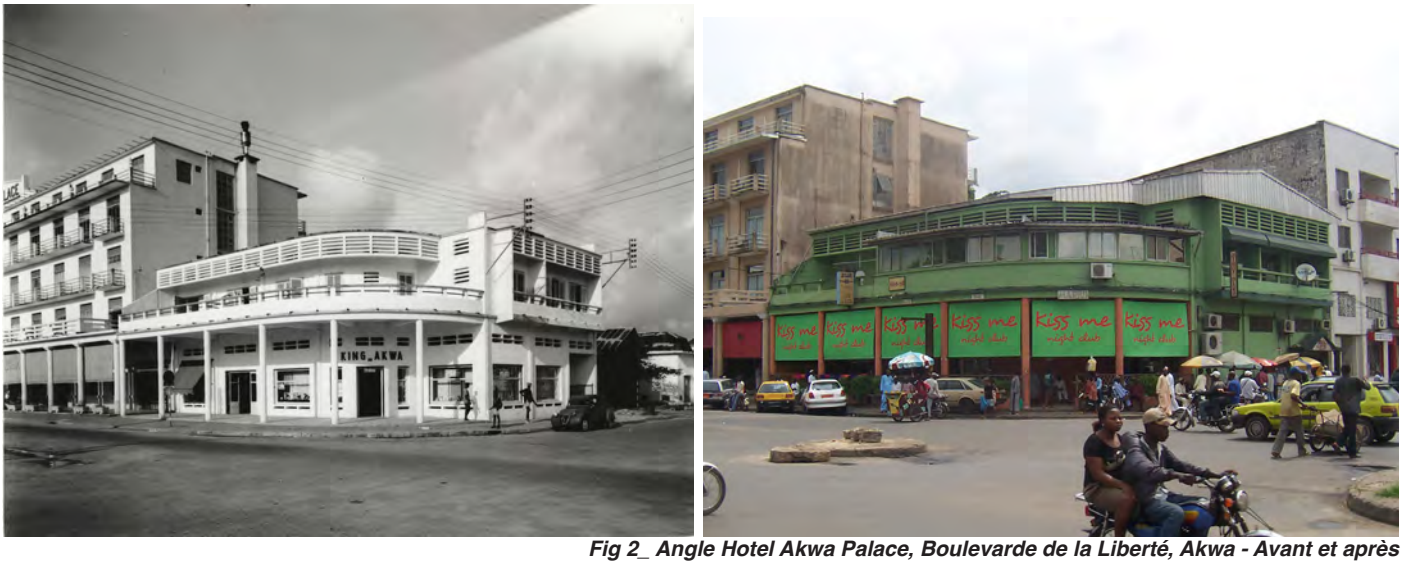


Fig 2_ Angle Hotel Akwa Palace, Boulevarde de la Liberté, Akwa - Avant et après

Fig 3_ Poste central, Bonanjo - Avant et après

restent mineures et suivent pratiquement à chaque fois le même processus: fermeture des vérandas périphériques ou des balcons – et ce pour gagner de l'espace et s'isoler du bruit incessant de la ville – condamnation des claustras qui à l'époque coloniale permettaient de faire circuler l'air, donc de ventiler naturellement; adjonction de climatiseurs en façades; camouflage de la toiture à pans par un bandeau linéaire périphérique métallique ou en béton; habillage des façades par des carreaux comme c'est le cas sur l'ancienne mairie devenue le siège de la télévision nationale, la CRTV. Quoi qu'il en soit, ces adaptations se font par nécessité et occasionnent des résultats hors normes, difficiles à apprécier.

On assiste à la destruction totale, après vente, de bâtiments sur des terrains administratifs, dont le coût de réhabilitation serait dans tous les cas supérieur à celui des constructions sans style qui les remplacent.

Les espaces précurseurs qui évoluent le plus rapidement restent les lieux de travail où fonctionnalité et modernité cohabitent de façon stimulante. A ce niveau, Douala fait preuve d'une créativité qui pallie peut-être son environnement architectural très conventionnel. Les multinationales apportent des normes d'aménagement que les concepteurs locaux adaptent à l'environnement. Ainsi, les banques, les compagnies d'assurances, de téléphonie ou pétrolières, arborent les mêmes couleurs qu'ailleurs, intégrées dans des aménagements plus spécifiques. La ville digère ces intrusions qui dans la majorité des cas se passent dans du bâti existant. Ici, les transformations suivent le mouvement de standardisation ambiant.

Modernités supposées

Les différentes strates de styles architecturaux se bousculent. Partout, à Akwa et Bonanjo, des bâtiments d'époque coloniale aux lignes rigoureuses et implantés en bordure de trottoir côtoient des éléments architecturaux plus modernes, sans continuité. Tous les types de contrastes sont représentés dans cette ville qui, privée de politique de régénération urbaine, semble évoluer en roue libre. On devine l'architecture qui fut la base de la ville. La cohabitation des différentes époques engendre des contrastes discordants mais énergiques, oppositions de volumes, de hauteurs, de matériaux… Douala manque de règles, ou plutôt ne parvient pas à les faire appliquer.

Les bâtiments d'époque semblent s'effacer peu à peu du paysage. Bâtiments coloniaux et postcoloniaux sont restructurés, étirés en hauteur et habillés sans discernement. Dans un souci de modernité, des façades de mur-rideau en verre sont montées sur de vieux bâtiments. On entraperçoit à travers le vitrage les claustras d'antan.

Ventilation contre climatisation de verrière. A Douala, les moteurs des climatiseurs qui ponctuent les façades sont à considérer comme décoratifs tellement ils sont présents et incontournables. Volumes souvent rectangulaires, simples et transformables, chapeautés de toitures inclinées à une pente. Douala a vu s'ériger de nouveaux bâtiments administratifs conçus pour la plupart par Nsangue Akwa,

Fig 4_ Rue Ivy, Bonanjo, Air France (avant) - Kenya Airways (après)

Fig 5_ Prouvé Boulevarde de la Liberté, Bonanjo - Avant et après

Fig 6_ Angle Boulevarde de la Liberté /Rue Ivy, Bonanjo - Avant et après

l'un des premiers architectes camerounais installé au Cameroun depuis 1962. Architectures en béton maîtrisé, fonctionnelles et rationnelles.

En 1980, suivent de nombreuses réalisations d'ambitieux sièges publics et privés. Ce sont les premières tours. D'autres grands chantiers comme la nouvelle gare de Bessengue ont vu le jour. C'est une architecture urbaine implantée dans un espace qui s'y prête.

L'africanité s'exprime dans les motifs des éléments métalliques ou des revêtements d'émaux de Briare, plaqués en façades. A l'intérieur, les matières nobles – pierre, bois massifs ou précieux, cuir et bronze – sont utilisées à profusion. Des coloris neutres – ivoire, marron, ébène, ocre – faisant référence aux coloris de la nature africaine sont souvent utilisés. Les immeubles ne ressemblent qu'à eux-mêmes. En dehors des sièges sociaux, une architecture plus anonyme et modeste apparaît à travers le logement collectif et des petits programmes d'équipement. Les immeubles coloniaux, confinés à l'arrière-plan, n'incarnent plus le progrès.

Puis la crise économique étant, Douala n'aura de cesse de se détériorer. Les bâtiments, jadis blanchis régulièrement, ne sont plus pimpants. Les nouvelles enseignes s'adaptent au contexte. On transforme l'existant en espérant que ce sera moins coûteux. Les architectures sont plus modestes. On fait dans « l'économe » et dans « l'utile ». On se détache des courants architecturaux internationaux qui semblent déjà lointains. Il n'est déjà plus question de style architectural mais d'occupation d'espace. Et il est toujours bien difficile de connaître le nom des rues, en dehors des artères principales. Pour couper court, on les affuble de numéros, que personne ne retient. Pour demander son chemin, il vaut mieux indiquer le nom d'une enseigne de magasin ou d'entreprise que donner une adresse précise. La ville se structure autour de l'implantation de bâtiments représentatifs plus ou moins récents, ou d'anecdotes.

Peut-on encore rêver à Douala?

A Douala, chacun construit comme il veut car en l'absence de textes actualisés, tout peut s'obtenir par dérogations. La ville est un éternel chantier, aussi bien au niveau des routes dont caniveaux et trottoirs qu'au niveau des constructions poussant dans tous les interstices possibles. Si les bâtiments semblent vieillis, les paraboles qui fleurissent aux fenêtres des immeubles de plus en plus hauts et les antennes relais nous rappellent que nous évoluons dans une ville ancrée dans le xxIe siècle. L'envers du décor ne s'oublie pourtant pas. A l'arrière de tous ces bâtiments symboles d'une apparente modernité, un lacis de chemins étroits en terre reprend en filigrane la trame des villages – Bonamikengue, Boneleke, Bonejang, Bonebong – sur laquelle Douala s'est installée.

Le cœur de la ville, ramassé sur lui-même, a bénéficié ces dernières années d'une desserte périphérique en bordure du port, ce qui l'a quelque peu désengorgé. En 1998, un diagnostic urbain est réalisé en vue d'établir un schéma de développement stratégique à l'horizon 2015. Un projet urbain de grande envergure à l'initiative de la Communauté urbaine de Douala (CUD)fut commandé en 2002. Il s'agissait d'aménager une zone baptisée « Sawa Beach » occupant la façade fluviale de la ville. Ceci permettait une extension de la ville par la récupération de terrains non-occupés car inondables. Très vite, les contraintes foncières et financières se sont avérées insurmontables. Ce projet improbable a eu le mérite de provoquer un débat sur les limites de l'évolution extra-muros de Douala.

Le plan d'urbanisme et de développement de 2005, en cours d'application, a généré la réhabilitation et la création de voies structurantes, ainsi que la construction de drains primaires. Les problèmes urbains de Douala pourtant identifiés appellent toujours les mêmes réponses focalisées sur voiries et drains. Et Douala reste une ville en panne d'urbanisme.

Ici, dès le lever du jour, les gens sortent de leurs murs et s'accaparent le centre-ville. Tout l'espace est occupé. Piétons et véhicules se disputent la chaussée de manière désordonnée. Les trottoirs, quand il y en a, sont systématiquement occupés et transformés en espace marchand. Et chaque périmètre est aujourd'hui subtilisé pour construire un abri ou un commerce, souvent de fortune.

L'œil est sans cesse happé par les surimpressions visuelles de câbles électriques enchevêtrés, et de banderoles bariolées traversant les principales artères. Les quelques réverbères servent de mâts de support à ces banderoles colorées, qui informent aussi bien sur le prochain concert, le dernier meeting politique, la foire commerciale du week-end, que sur le billet d'avion le moins cher du moment.

Cette nouvelle polychromie dynamique qui masque ou habille les façades s'est substituée à l'ambiance monochrome d'antan. Car à l'époque coloniale, la pratique du blanchiment à la chaux des façades et tronc d'arbres pour les « grandes » occasions se faisait systématiquement. Les tons dominants étaient: murs blancs, toiture de tôle grise, mangrove verte. Pour se démarquer, dans cette masse compacte et terne, quoi de plus infaillible que de choisir une teinte clinquante? Ainsi les couleurs fétiches des principales entreprises, ressortent volontairement et donnent, involontairement cette fois, le pouls économique de la ville. Mais le climat pluvieux et la pollution empêchent la conservation des peintures extérieures, et au fil des saisons, le décrépi devient aussi très vite une couleur, parfois dominante. Cet état encourage l'utilisation de carreaux de céramique « bon marché ». Détournement de matériaux inappropriés mais disponibles à foison sur le marché. Paradoxalement à la ville qui ne se fait pas remarquer par ses prouesses architecturales, l'édification de l'architecture domestique à Douala se fait avant tout dans un but ostentatoire. L'architecture est d'abord interprétée de l'extérieur par les passants, avant d'être vécue de l'intérieur. Cependant, deux courants persistent: le néoclassique, étonnante réminiscence du temps passé, auquel la majorité adhère. Il s'agit de marquer sa présence et son pouvoir, avec des codes évidents: colonnes, chapiteaux, frontons, arcades, moulures horizontales bordant toitures et terrasses aux balustres en béton. Le même vocabulaire architectural est utilisé sans différenciation pour les habitations individuelles, les immeubles collectifs, les buildings de bureaux ou les équipements. Les clôtures massives sont traitées dans le même esprit. Les différents niveaux se superposent à l'aplomb afin d'éviter toute perte de surface. L'architecture est en même temps pragmatique et d'expression cossue, d'un nouvel usage, porté sur la représentation sociale.

L'autre courant, qu'on pourrait baptiser de néocamerounais, et qui se systématise, est fonctionnel et dépouillé. Cubes monolithiques qui se superposent, fenêtres à l'identique, dont l'achèvement se parfait avec un revêtement carrelé des façades. Contrairement au style précité, la conception de ces bâtiments se passe volontairement d'architectes. L'absence de sophistication est totale. Ce « non-style » local est aussi le fruit de l'environnement industriel qui offre très peu de choix de matériaux bon marché. Il est devenu la référence, et compte tenu de la vitesse à laquelle poussent ces cubes, la ville est une fois de plus refaçonnée. Mais cette fois-ci avec une force sans hésitation culturelle, la force du non-choix. On pare au plus pressé, sans vue d'ensemble. On copie souvent ce qui se fait ailleurs ou à côté, par commodité, même si le résultat s'éloigne de l'original. Douala est devenue,au plan architectural, une ville déconcertante. Expression d'une identité multiple à travers un paysage architectural hétérogène et confus de styles et de non-styles. La majorité qui l'emporte reste ce style néocamerounais, à partir duquel toute nouvelle réalisation est fondée. Les autres expressions peinent face à la prolifération de ces chantiers qui poussent rapidement.

Quelques architectures « autres », toujours isolées, apparaissent ici et là, mais elles ne créent pas de courant réel. On reste dans un contexte d'individualisation extrême de conception des différents édifices. Le travail des architectes, proportionnellement insuffisant, n'influe pas sur la physionomie générale de la ville.

Toutes les images fournies par Danièle Diwouta-Kotto

Livre :
Suites Architecturales – Kinshasa, Douala, Dakar
par Daniele Diwouta – Kotto & Sandrine Dole (2010).
Critique à paraître prochainement par Antoni Folkers
disponible sur www.archiafrika.org

Fig 1_ Photo d'un rue à Douala. *(photo: Berend van der Lans)*

L'inflation de la réclame dans l'espace public: une calamité orninaire et agréée?

Par Lionel Manga

Portée par l'emballement économique d'après-guerre dont elle est devenue le symbole dans une société industrielle occidentale où le pouvoir d'achat moyen s'améliorait continûment, les chaînes de fabrication tournant à plein régime, en mode d'abondance 3 x 8, et produisant de la marchandise en-veux-tu-en voilà, des biens durables ou non à vendre, la publicité est fichée au cœur d'une modernité commune à la multitude de Terriennes et de Terriens vivant dorénavant et de plus en plus en milieu urbain: la consommation de masse. Au fil des saisons, tirant leçon des échecs déchirants autant que des succès éclatants, le marketing a développé ici et là des stratégies tout à fait singulières de réclame, des tactiques d'arraisonnement de l'attention du chaland, dont l'habileté est telle que l'on peut presque parler de confiscation de l'espace public dans certains contextes.

Rétines sous pression

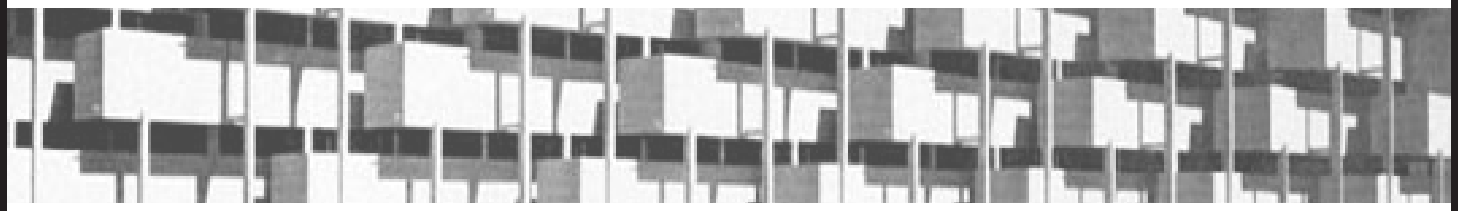
Douala est une criarde et remarquable illustration de cette pression publicitaire outrancière qui y fait tranquillement son lit dans la passivité consternante d'une société camerounaise résignée à moult autres fléaux naturels et nuisances urbaines, à l'instar du bruit des bars à bière ou des moustiques du paludisme. La nombreuse population active de la capitale économique du Cameroun est un énorme réservoir de prospects à titiller dans le sens de l'acquisition. Car acheter, c'est décidément exister dans notre époque consumériste sous égide capitaliste, même sous ces cieux aussi plombés par la précarité et une pénurie chroniques. Autant dire que les professionnels de la publicité ne lésinent pas sur les moyens de harponner à tout bout de champ ce formidable potentiel d'acheteurs. Ce d'autant que la concurrence est plutôt rude sur des marchés oligopolistiques comme celui de la soif et de la téléphonie mobile dont les opérateurs arrivent en tête du classement des annonceurs. Les agences ne rivalisent pas particulièrement d'ingéniosité sur le palier de la créativité pure et elles pallient à cette flagrante carence par une multiplication cancéreuse des occasions de voir (ODV) dans l'espace public transformé en vaste surface d'annonces commerciales.

De quelque côté qu'il désire se tourner, à toutes les échelles ou presque, sous tous les angles, l'œil est inévitablement et immédiatement assiégé par une kyrielle d'images et de messages que véhiculent des supports de divers formats. Entre les affichettes 60 cm x 40 cm anarchiquement placardées à des murs, les dépliants et les tracts distribués à tout va, les enfilades de panneaux disparates scandant les principales artères et les forêts des mêmes plantés aux girations critiques de la ville, les banderoles chamarrées barrant les rues et autres bannières PLV, les rétines des habitants de Douala sont sous pression constante de la Marchandise et ses séductions. Depuis quelques saisons, les régisseurs proposent à leurs clients en plus de ces vecteurs classiques de visibilité, un principe de saturation à impact subliminal consistant à se servir sans scrupules des poteaux électriques et des arbres de la ville pour dérouler une campagne de proximité avec des panonceaux dédiés. Cette extension/prolifération proprement scandaleuse de l'ODV aboutit aujourd'hui à une défiguration aussi hideuse que faramineuse du paysage urbain de Douala. Les marchands ont accaparé pour eux l'espace public comme leurs semblables naguère le Temple, au temps du Christ. Et personne entre mangrove et macadam ne s'élève à ce jour publiquement contre cette dépossession d'un bien commun qui bat sans souci majeur son plein.

Désordre urbain et embellissement

Sur instruction formelle du gouvernement et moyennant un concours institutionnel de ressources, la communauté urbaine de Douala (CUD) mène sur la durée un programme dit d'embellissement censé redonner aux grandes villes camerounaises du lustre. Une cellule de lutte contre le désordre urbain a été instituée dans ce cadre à la CUD. La notion de « désordre urbain » visant prioritairement ici l'occupation anarchique du domaine public par le commerce informel, les sbires particulièrement musclés et brutaux de cet organe n'ont eu de cesse d'en faire voir des vertes et des pas mûres aux glaneurs et glaneuses qui se « débrouillent » tant bien que mal à survivre en ville. Embrouilles et grincements de dents au menu de cette relation conflictuelle. Comme si ces femmes et ces hommes, humbles et anonymes du Cameroun impécunieux, faisaient fondamentalement plus « désordre » dans l'espace urbain que la multitude de panneaux interceptant le regard et disloquant la continuité du champ visuel. L'inflation de la réclame serait-elle une calamité ordinaire agréée? Il est vrai que les régisseurs d'espaces versent une taxe manifestement substantielle à la CUD, et le contrôle de ce pactole publicitaire donnerait lieu à de sévères empoignades occultes…

La complaisance intéressée et au long cours des instances municipales de Douala envers le racolage marchand sans modération, représente assurément une forme sournoise de corruption qui ne dit évidemment point son nom, survivant tranquille sous le travestissement parfaitement acceptable de régie financière publique. Elle se fait ainsi très objectivement complice d'une culture aliénante de la marchandise et, au passage, elle foule aux pieds les prescriptions du développement durable. La prolifération publicitaire continue de tirer avantage, de ce côté du monde, d'une tolérance sociale proche de l'indifférence et tenant au fait élémentaire que le quidam de base est requis par des démangeaisons plus urgentes. Cela dit, puisque l'activisme antipub ce n'est certainement pas encore pour demain au Cameroun battant pavillon Paul Biya, la campagne d'embellissement de Douala devra tout de même finir par mettre un frein réglementaire à cette escalade dans la visibilité commerciale, et l'autorité compétente s'en prendre un jour ou l'autre à cette pullulation obscène de supports publicitaires qui afflige gravement l'espace public.



- SOUTIEN ARCHIAFRIKA -

Lorsque l'association se crée en 2001, ses fondateurs se réunissent avec l'idée simple mais tant attendue de favoriser une plate-forme d'échanges pour l'étude et la promotion de l'architecture africaine. Aujourd'hui, l'association de base est devenue un réseau organisé de professionnels, d'étudiants, de chercheurs, bénévoles et d'institutions, partenaires des quatre coins du monde, tous focalisés sur la documentation, la promotion et l'analyse scientifique de l'espace africain. Au-delà de cela, ArchiAfrika a progressé et s'est distingué comme une organisation reconnue pour son rôle pilote dans le dialogue critique portant sur l'évolution architecturale et urbaniste au sein et en dehors du continent africain. Le but restant de stimuler progrès et compréhension dans la conception et la planification architecturale africaine.

Grâce au dévouement, au travail acharné et au bénévolat de divers acteurs de la communauté, ArchiAfrika est devenu un point de rencontre et une plateforme de lancement de projets décisifs, de publications, d'initiatives de recherche, conférences et ateliers sur l'espace africain.

La lettre d'information bimensuelle, initialement orientée et axée sur les activités de l'organisation, a essentiellement évolué vers un magazine en ligne diffusant des informations clés, attirant l'attention sur les questions architecturales et urbanistes structurant le continent.

Aujourd'hui, dix ans depuis sa fondation, ArchiAfrika s'apprête à entrer une nouvelle phase de croissance et d'expansion sur le continent africain et partout dans le monde. Au cours des trois prochaines années, ArchiAfrika cherchera à établir différentes branches dans plusieurs villes d'Afrique où des initiatives locales s'implémenteront et deviendront parties intégrantes du développement et de la planification au niveau régional. Cette phase a déjà été amorcée avec l'inauguration d'ArchiAfrika Ghana, dont l'objectif des six prochains mois est de mettre en ligne des archives relatives à l'espace africain, d'organiser une conférence sur la conception durable en Juillet prochain et un forum de discussion mensuel sur les aspects créatifs du développement Ghanéen. Nous vous incitons à rejoindre ArchiAfrika et à soutenir les activités de l'organisation ainsi que ses développements futurs sous forme de donations. En faisant don, vous apportez un soutien direct à la publication de notre bulletin d'information numérisé, vous contribuez à des discussions créatives sur l'Afrique de l'Ouest et vous favorisez l'établissement d'un programme de bénévolat mondial dans l'industrie du design africain.

Joe Osae – Addo, ***Président du Conseil de ArchiAfrika***

Vous pouvez faire un don:
https://www.paypal.com/cgi-bin/webscr?cmd=_s-xclick&hosted_button_id=7TVSDRZGZUGKY
ou nous contactez pour plus d'informations sur les possibilités de sponsoriser ArchiAfrika - **info@archiafrika.org**

Fig 1_ La Colonne Pascale par Pascale Marthine Tayou à New Bell (2010)

Les Gens, l'art & l'espace publique: une empreinte photographique de SUD2010 ***par Lard Buurman***

Fig 2_ La Passerelle de Bessengue par Alioum Moussa (2005)

Fig 3_ New Walk Ways New Bell par Kamiel Verschuren (2010)

Projet sur la Ville Africaine

La ville africaine en tant que projet urbain est un sujet peu exploité. Il n'existe pas de représentation instantanée de celle-ci, et lorsque nous en avons une, souvent elle reste limitée. Mon intention est de donner une empreinte de la vie au cœur d'une ville africaine. Du centre chaotique et poussiéreux de Kampala aux embouteillages de Lagos, des centres commerciaux aux bidonvilles, d'un parc de Nairobi au quartier d'affaires de Johannesburg. Dans mon travail, je me concentre sur la relation des gens à l'espace public. Dans ce projet, je cherche à retranscrire l'Afrique urbaine en m'attachant à la chorégraphie de la rue, au train-train quotidien. L'objectif final est un livre puis une exposition, qui je l'espère parcourront l'Afrique. Pour mes travaux précédents, je vous réfère à mon site web [http:// www.lardbuurman.com]

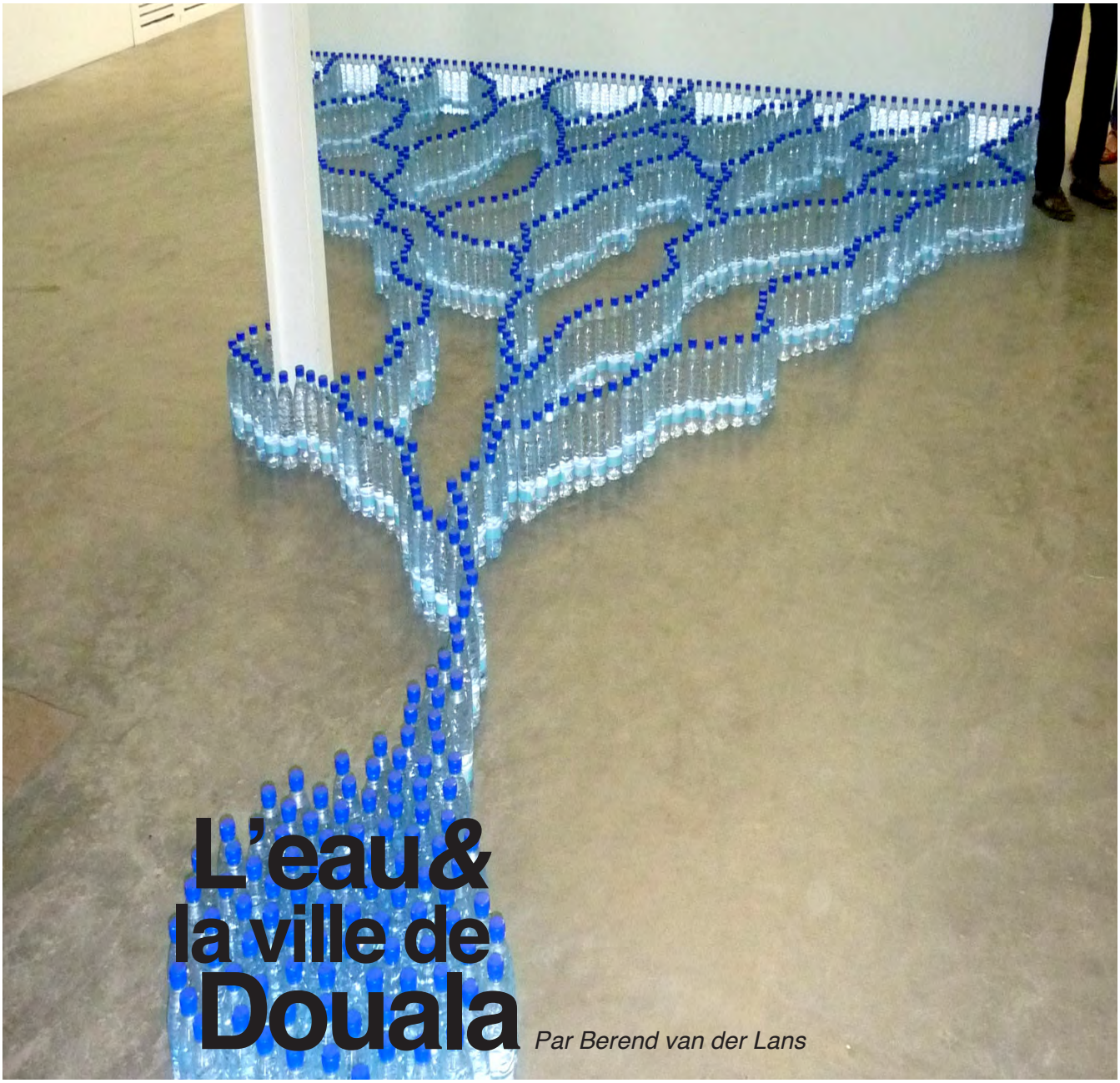


Fig 1_ Installation créé par le participants lors de SUD 2010. (photo: Berend van der Lans)

L'eau & la ville de Douala

Par Berend van der Lans

Dans la ville de Douala, Doual'art occupe une place exceptionnelle. Elle initie et stimule des interventions d'artistes d'échelles variées et des expositions d'œuvres d'art, dans divers endroits. Cette Organisation Non-gouvernementale, dirigée par la princesse Marilyn Douala Bell, Didier Schaub et Paulin Tchuenbou, a influencé l'image et l'identité de Douala au travers de nombreux projets ces deux dernières décennies.

Depuis 2007, activités et manifestations se conjuguent lors des événements triennaux qu'organise l'association. La deuxième édition de «Salon Urbaine de Douala (SUD2010) », qui s'est déroulée entre les 4 et 11 Décembre 2010, avait pour thème la relation quelque peu tumultueuse qu'entretient Douala avec l'eau.

A l'origine, la ville de Douala s'est formé à partir d'un groupe de petits villages de pêcheurs, aux bords des rives de l'estuaire du Fleuve Wouri. La culture Douala est donc fortement liée à l'eau, à la fois dans ses mythes et dans ses coutumes.

A l'arrivée des colons allemands, les rives du Fleuve sont accaparées par les Européens et peu à peu pleinement investies par les activités commerciales. Cela signifie pour les habitants de Douala un accès direct au Wouri presque

Douala est connu pour être l'un des endroits les plus pluvieux au monde. L'étalement urbain non planifié gêne l'écoulement naturel des pluies saisonnières, créant de nombreux problèmes dans une ville densément peuplée. Les inondations annuelles provoquent des destructions de logements, l'endommagement de la propriété publique et privée et ont de graves conséquences sur la santé des habitants. Néanmoins, l'abondance de l'eau crée aussi des opportunités.

En 2011, des travaux d'aménagement d'un port en eau profonde sont entrepris à Kribi. Le but est de transférer une partie des activités du port de Douala à Kribi ainsi qu'à Limbé, une autre ville proche de l'océan. De cette manière, l'approfondissement continu du Wouri vers Douala par les navires peut être contrôlé.

Pour la ville la plus grande et la plus économiquement active du Cameroun, cela constitue l'annonce de défis à la fois positifs et menaçants à relever. D'une côté, la population de Douala regagnera accès aux rives du fleuve, permettant ainsi à la relation du Wouri et des habitants de Douala de se restaurer au-delà des mythes et de la cérémonie annuelle du Ngondo.

D'un autre côté, le port constitue un vecteur direct et indirect d'activités économiques pour une vaste majorité de la population de la région de Douala. Le déplacement des activités portuaires, sources de revenus pour de nombreuses familles, pourrait inciter ces dernières à suivre les sociétés portuaires qui déménageront. L'impact que cela pourrait avoir sur la ville reste à évaluer. Il parait évident que tout nouveau plan d'acquisition d'espace portuaire devrait inclure des projets de développement économique afin d'éviter une augmentation de la pauvreté dans la région.

Bien que les questions ci-dessus aient été -entre autres- abordées lors des «conférences» organisées dans les locaux de Doual'art, SUD2010 a également permis la présentation de nombreuses œuvres d'art, vernissages et performances dans d'autres endroits de la ville.

Certains des travaux présentés ont permis d'instaurer et développer un dialogue avec la population de Douala, soit de manière générale soit sur des zones spécifiques.

Fig 2_ La zone portuaire bloquant toute possibilité de contact entre la ville et l'estuaire du Wouri (image de Mauro Alessandro Lugaresi)

Au Bonamouti deux projets ont été élaborés. Le jardin sonore de Lucas Grandin dans lequel un jardin vertical permet aux gens du quartier de se retirer et profiter des sons créés par les gouttes d'eau s'échappant de la structure. Salifou Lindou, peintre et sculpteur vivant à Bonamouti quant à lui a élaboré face à l'Eau, une installation de cinq panneaux, offrant intimité aux baigneurs sur les rives du Wouri.

A New Bell, un autre quartier de la ville et aussi l'un des plus anciens et des plus peuplés, plusieurs artistes ont créé des œuvres offrant aux habitants matière à réflexion. Hervé Yamguen a développé Les Mots Écrits, une interprétation poétique de son quartier d'origine, dans laquelle il fait appel à la contribution de 5 rappeurs dont les paroles sont gravées sur des sculptures murales disposées à plusieurs endroits de la région. Les chansons de rap ont été réalisées pendant SUD2010 et enregistrées sur Wash mes ways (à télécharger sur le site de SUD2010). Kamiel Verschuren explore une approche pragmatique avec New Walk Ways New Bell en développant des couvertures de bois pour les égouts à ciel ouvert de New Bell. Jadis couverts par des dalles de béton, ils sont depuis longtemps laissés béants.

Fig 3 & 4_ Au dessus, Le jardin sonore de Lucas Grandin à Bonamouti, En bas, Face à l'Eau de Salifou Lindou (photos disponibles sur www.doualart.org)

L'application de ces couvertures, seulement à des endroits précis, a soulevé des discussions parmi les habitants. Ceux-ci évoquaient notamment la possibilité de développer ces couvertures pour les parties ouvertes qui continuent de recueillir saleté et ordures, bloquant ainsi les flux et engendrant l'inondation des rues par de l'eau contaminée.

L'artiste néerlandais Ties ten Bosch a séjourné pendant 2 mois à Ndogpassi, une zone récemment développée. Nombreux sont les habitants de cette région ayant migré de villages situés au nord. Les lotissements ont un aspect plus informel, et en l'absence d'autorité locale, sont gérés d'une main de fer par un chef ou un comité. Ce système d'organisation communale prend les décisions concernant le maintien des services publics mais aussi l'accord d'aides financières pour les habitants dans le besoin. Diving in deep (Plongée en profondeur) par Ties ten Bosch est davantage

Fig 5_ New Walk Ways New Bell par Kamiel Verschuren

une histoire qu'une œuvre d'art en situ ; l'auteur documente son séjour dans la région par une vidéo, des bouteilles d'eau et des images.

Pendant son séjour, il défie ses voisins du moment en développant des projets d'impact à la fois minime et important sur les facultés d'habitabilité de la région. Parmi ces projets, le développement de noms de rue et de panneaux pour les artères principales du quartier, en accord avec le chef local et le comité. Quotidiennement, il collectionne des échantillons

le comité. Quotidiennement, il collectionne des échantillons
d'eau qu'il utilise comme support de présentation pour tenir le journal de la rivière. La construction d'un pont entre Ndogpassi et une région avoisinant de l'autre côté du ruisseau fait également partie de ces œuvres, même si celle-ci fut le résultat d'un besoin de force majeure. Peu de temps après SUD2010 Ten Bosch est rentré chez lui. L'impact de son travail reste encore à se faire connaitre, mais le pont apparait assez solide pour survivre de nombreuses années de négligence.

Fig 6_ Une des sculptures murales des Mots Écrits à New Bell par Hervé Yamguen

Fig 7_ Ponte Source à Ndogpassi par Ties ten Bosch

Dans la même région un endroit magnifique, autour et au-dessus d'une source d'eau locale au cœur de Ndogpassi, accueille Source développé par Philip Aguirre. Le projet, essentiellement la construction d'un amphithéâtre qui suit les formes existantes du paysage, sera exécuté en 2011. Il a été présenté au chef, au comité et au quartier, lors d'une cérémonie de célébration durant SUD2010. Le succès de cette cérémonie a révélé un emplacement exceptionnel pour des événements d'envergure similaire.

L'impact réel des projets ci-dessus mentionnés et d'autres développés sous l'égide de Doual'art demeurent encore à être évalué. L'implication des gens, l'approche positive, esthétique, mais néanmoins pratique rend leur travail captivant. Il serait utile de revenir sur Douala plus régulièrement constater les évolutions; il reste à espérer que de nombreux Salons Urbaine suivront à Douala.

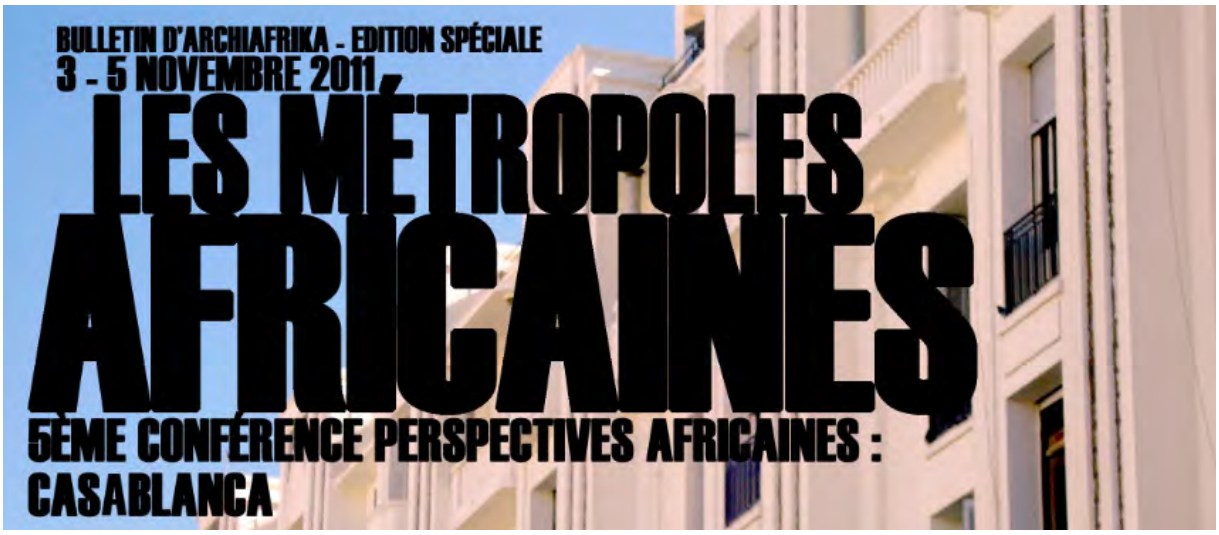
SUD2010 est organisé par Doual'art et soutenu par l'UTI Art Projects.

SUD 2010:
http://www.doualart.org/SalonUrbainDouala2010/#liquid.html

Plus d'infos sur www.doualart.org

Sur les pages suivantes vous trouverez quelques images supplémentaires prises par Berend van der Lans pendant SUD2010.

Fig 8,9 & 10_ Les locaux Doual'art; L'artiste néerlandais Ties ten Bosch explique Diving in Deep à Ndogpassi ; L'artiste camerounais Pascale Marthine Tayou (center) explique La Colonne Pascale à une jonction principale, New Bell



RAPPEL - 5ème Conférence Perspectives Africaines - Appel à Contribution - Date limite de soumission des contributions (résumés): 1 AVRIL 2011

Organisée par L'Ecole Supérieure d'Ar-chitecture de Casablanca (EAC), la 5ème Conférence Pers-pectives Africai-nes comprendra trois jours de dé-bats, de présen-tations, de visi-tes, d'expositions, de projections de courts-métrages et de workshops centrés sur la ville africaine. Toutes ces activités impliqueront des experts, des étudiants, des artistes, des décideurs politiques, des architectes, des urbanistes et divers autres interve-nants, provenant du continent africain et d'ailleurs. La conférence attirera un large public interdisciplinaire de toute l'Afrique.

La 5ème Conférence Perspectives Africaines:
http://www.african-perspectives.com

Agenda

5 Novembre - 13 Mars 2011
Afropolis: City, Media, Art (Allemagne)

1 Avril 2011
Deadline project submission: International Architecture Biennale Rotterdam

19 - 21 Juillet 2011
West Africa Built Environment Research (WABER) Conference (Ghana)

7 - 9 Septembre 2011
South African City Studies Conference (Afrique du Sud)

3 - 5 Novembre 2011
5th African Perspectives Conference (Morocco)

Colofon

Texte
Berend van der Lans
Danièle Diwouta-Kotto
Lionel Manga
Lard Buurman

Conception
Rachel Stella Jenkins

Edition
Berend van der Lans
Rachel Stella Jenkins

Traduction
Célia Tchengang

Soutenu par

ArchiAfrika reçoit l'appui des instituts et organismes suivants:
Stichting Doen
Delft University of Technology
De Twee Snoeken Automatisering
FBW Architecten
BKvdL
Dioraphte Foundation
gENUINEfake design

ArchiAfrika
P.O. box 14174
3508 SG Utrecht
Netherlands
tel +31 (0)30 223 23 20
fax +31 (0)30 251 82 78
www.archiafrika.org

Cape Town waterfront (Illustration by Antoni S Folkers)

Invitation

Antoni Scholtens Folkers vous invite de participer au défense de sa thèse de doctorat intitulée 'Modern Architecture in Africa'.

La défense publique aura lieu le vendredi 18 mars 2011, à 10:00h le matin
dans le Senaatszaal, Aula, Université Technologique, Mekelweg 5, Delft.

Précédant la défense, Antoni Folkers présentera un introduction sur la thèse.
La cérémonie de l'examen aura suivi d'un réception pour lequel vous êtes cordialement invité.

Président de thèse: Prof. ir. W. Patijn

Paranymphes: Gijs van Loef; 06 54384195 Karel Greven; 06 54285669